

Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 fr. par an.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.

Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse de l'auteur, pour le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 24 janvier.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :

Nominations d'agents de change et de courtiers de marchandises dans les départements ; Successions en déshérence.

Chronique locale.

DIRECTION TÉLÉGRAPHIQUE DE ROUBAIX.

A dater du 15 janvier, les dépêches peuvent être présentées pour les bureaux télégraphiques de l'Algérie compris dans le tableau ci-joint :

Alger, Aumale, Blidah, Bone, Bordj-bou-Arerdj, Constantine, Cuelma, Médéah, Philippeville, Sétif.

Ces dépêches seront transmises à la station de Marseille, qui les expédiera par la poste au bureau d'Alger ou à celui de Philippeville, suivant le jour de leur arrivée ; elles reprendront ensuite la voie télégraphique jusqu'au lieu destinataire.

Les paquebots se rendant à Alger partent de Marseille le mardi et le samedi de chaque semaine ; ceux qui se rendent à Stora (port de Philippeville) partent le mercredi.

Bureaux ouverts :

Frédéricksborg (Danemarck),	f. 49 24
Odense id.	49 24
Oscarshamm (Suède),	27 45

Bureaux déjà ouverts, mais dont la taxe est modifiée :

Villanova-d'Asti (Sardaigne),	f. 14 50
Hornösand (Suède),	28 89
Hudikswall, id.	28 89
Sundswall, id.	28 89

Tableau de divers bureaux appartenant à des compagnies privées.

Nota. — Quelques-uns de ces bureaux ont été ouverts précédemment, mais ils figurent dans ce tableau pour modification de taxe.

L'adresse pour ces villes entre dans le compte des mots.

NOMS DES BUREAUX.	TAXES.
Alkmaar (Pays-Bas),	f. 13 54
Nieuwediep, id.	14 58
Vogesack (gr.-duché d'Oldenbourg),	16 25
Ferxheim (duché de Brunswick),	19 38
Hartzbourg, id.	19 38
Schladen, id.	19 38
Schoppenstaedt, id.	19 38
Veehelde, id.	19 38
Vienenbourg, id.	19 38
Wegerleben, id.	19 38
Wolfenbuttel, id.	19 38
Delft (Pays-Bas),	12 50
Harlem, id.	12 50
Leyde, id.	12 50
Brielle, id.	11 25
Dirksland, id.	11 25
Hellevoetsluis, id.	11 25

Bureaux fermés :

Les bureaux anglais de Alne et Haywards-Head, le bureau suédois de Doederhulwick et le bureau prussien de Deutz sont fermés ; les dépêches à destination de cette dernière ville seront portées à domicile par le bureau de Cologne, sans frais d'express.

Sont fermés, pour la saison d'hiver seulement, les bureaux suivants : Baden (Autriche), Berchtesgaden (Bavière), Kissingen (Bavière), Ischl (Autriche), Liebenstein (Bavière), Monsa (Autriche), Reinhardts (Bavière).

AVIS IMPORTANT.

La V^e DUTERTE, marchande à Tourcoing et à Roubaix, prévient le public qu'un faussaire s'est servi de son nom pour faire des valeurs de commerce.

Conséquemment, les protêts qui ont pu avoir lieu ne la regardent nullement.

Elle déclare, en outre, que jamais un protêt n'a été fait pour sa propre signature.

La première leçon du cours de littérature a eu lieu jeudi à la Faculté des Sciences de Lille.

Le professeur, M. Colincamp, a fait un exposé du programme des cours. Les nombreux auditeurs ont pu apprécier les qualités qui distinguent le successeur de M. Em. Chasles.

Il est facile d'entrevoir l'intérêt que présentent les conférences inaugurées jeudi ; il y aura pour tous ceux qui y assisteront plaisir et profit.

M. Vandebussche, doyen de Gravelines, est nommé doyen de la paroisse Saint-André, à Lille, en remplacement de M. Gobreck, décédé.

M. Vandebussche est né à Killen en 1812. Il a laissé dans le décanat de Gravelines une réputation de savoir, de modestie et de charité qui fait regretter son départ.

Un grave accident a failli arriver jeudi sur le chemin de fer de Gand à Bruges. Le convoi parti à 12 heures 25 minutes a déraillé à quelques pas du pont du *Strop*, à l'endroit où les routes de Bruges et de Courtray se croisent.

Plusieurs voitures ont été lancées hors des rails et entraînées à une certaine distance. La rupture de la chaîne qui reliait ces voitures au convoi a heureusement écarté le danger. Les voyageurs n'ont éprouvé que de légères contusions. D'après les renseignements qui nous parviennent, on attribue la cause de cet accident à la négligence du garde excentrique. Le train a été en retard de cinq quarts d'heure.

On nous raconte une anecdote qu'on croirait avoir été puisée dans *Brûle-Maison*, si elle n'était pas bien postérieure au très-illustre chansonnier.

Seulement il ne s'agit pas ici d'un Tourquennois, ces éternelles victimes de M. François Decottignies, victimes tant de fois conspuées, moquées, vilipendées, et qui, en résumé, avaient souvent au fond plus de véritable esprit, plus de sens, plus de sel même que leur bourreau.

Or, il ne s'agit donc pas d'un Tourquennois, mais, cette fois, d'un habitant de Wattrelos.

Le nommé B... était tourmenté depuis quelque temps par le désir de se procurer une paire de lunettes. On le voyait visiter tous les magasins d'opticiens, et sans doute jamais il n'en rencontrait à sa convenance, car il revenait toujours sans les lunettes qu'il lui fallait, elles étaient aussi introuvables pour lui, que le merle blanc ou la tulipe noire.

Sa femme commençait à s'inquiéter; elle n'ignorait pas que l'absence de ces lunettes si désirées était la seule cause du changement d'humeur de son mari, qui était devenu sombre et rêveur. Elle fit elle-même des démarches, mais sans obtenir de résultat. Tous les instruments apportés n'allaient pas à M. B... qui, après avoir passé par tous les magasins de Roubaix et par la plus grande partie de ceux de Lille, s'arrêta plus longtemps chez un opticien bien connu de la rue Esquermoise.

On essaya toute espèce de verre. — Vous n'y voyez pas encore? demanda l'opticien à bout de ressources. — J'y vois, réponds B., mais donnez-moi un livre, reste à savoir si je pourrais lire. On apporte un livre. B... ne put déchiffrer un mot. — C'est étrange, murmura l'opticien, peut-être est-ce un maniaque qui veut à toute force porter des lunettes et qui voit parfaitement clair; mettons lui des branches sans verres. B... mit gravement l'appareil et regarda le livre.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

24 JANVIER 1857.

LE SPECTRE.

(Suite et fin. — Voir le numéro du 21 janvier.)

A quelque temps de cette sinistre rencontre eut lieu la fête patronale d'un hameau de l'autre rive. Nous y fûmes conviés, ma mère et moi, pour tenir sur les fonts de baptême l'enfant du frère de Perrin, dit Grand-Colas, maître boucher de la commune d'Herblay. Les fêtes furent très-bruyantes, d'autant que de Sartrouville, de Lafrette, de Conflans, d'Andresis et d'Achères toutes les populations s'y rendirent pour le couronnement d'une rosière et le prix de l'arquebuse. Les carriers de Gayon vinrent tout bariolés de rubans, avec de la musique et sur des bateaux ornés de banderoles. Ils tirèrent des coups de fusil auprès de l'église et dans le port encombré de marchands forains et de marionnettes. Les jeux et les danses étaient organisés dans une ile couronnée de peupliers qui se déploie sur le cours de la Seine. Ma mère s'y réjouit de grand cœur : les amusements se prolongèrent bien avant dans la nuit. Comme au tir de l'arbalète j'avais prouvé que j'étais d'assez bonne force, le carrier qui devait remporter l'honneur de la fête m'offrit, avant de se retirer, de remettre le prix en litige entre nous deux ; j'acceptai. On marqua

le but, qui fut illuminé, et du premier jet ma flèche alla frapper sur le point central de la pancarte, au milieu d'une explosion de bravos ; le carrier se tint pour vaincu. Comme je recevais ses félicitations et celle de ses camarades, un homme me toucha l'épaule en me remettant ma flèche. Je me retournai et je restai frappé comme d'un éblouissement à l'aspect d'une figure que j'avais vue deux fois ; l'une de nuit, à dix pieds au-dessus de ma tête, avec le falot de Perrin ; l'autre de jour, dans le cerceuil, auprès du fossoyeur, et sous l'empire d'une de ces sensations qui sont ineffaçables. Je ne pouvais le nier ; c'était le pendu, le suicidé de Saint-Germain, c'était le cadavre glacé de la forêt qui me souriait en ce moment. Je retrouvai même sur son front ridé, dans ses yeux caves et sur ses joues maigres, ces ravages de la faim et de la misère que j'avais silencieusement analysés. J'avais bien toute ma raison, car je laissai à dessein glisser de mes doigts l'arme qu'il me tendait, et en me baissant pour la ramasser, je retrouvai d'un prompt coup d'œil, malgré le bas grossier qui recouvrait sa jambe, l'enflure caractéristique du forçat. Ce n'était pas une illusion, un rêve. Il faut qu'en me relevant il y ait eu dans mon regard une expression singulière, car il me rendit pâleur pour pâleur, œil fixe pour œil fixe, et la fascination fut réciproque : dès lors je n'eus plus de doute. Il se perdit dans la foule. Je le désignai à un marinier d'Herblay, qui me le signala comme un bûcheron d'Achères ; mais un garde-chasse d'Achères m'assura, quelques minutes après, que c'était un vanier de Sartrouville ; enfin, un garçon meunier de ce dernier pays me jura sur sa parole qu'il le reconnaissait pour un couvreur en chaume d'Herblay. Je demeurai convaincu qu'il n'était d'aucun de ces

villages, et que ceci cachait un de ces inexplicables mystères dont les plus incrédules n'ont pu ni deviner ni nier l'énigme : dès lors la fête ne fut plus rien pour moi. Ma mère devait séjourner à Herblay. Je regagnai solitairement Fromainville dans un batelet, à la faveur des illuminations de la fête qui se réverbéraient avec ses flambeaux et ses rondes dans les ondulations de la Seine. En faisant glisser ma barque à travers les roseaux, je laissai parfois s'arrêter la rame pour céder à ma rêverie ; il me semblait que cette apparition n'était que pour moi, que ce spectre (car qu'était-ce, sinon un spectre ?) tenait un des fils de ma vie, et venait comme un présage insulter à mon incrédule.

Ce fut donc comme une confirmation de ces pensées bizarres que je vis grandir une ombre à travers les arbres, à dix pas de mon bateau, et qu'une voix, éteinte par la rage ou la mort, me fit entendre ces paroles menaçantes : « Tu sais qui je suis, prends garde à toi ! »

J'avoue que les superstitions de l'enfance, et le récit imbécile de ma vieille et bonne gouvernante dans les veillées d'hiver, quand elle me parlait de revenants fautes d'avoir à me donner des morceaux de sucre pour me faire tenir en paix, trouvèrent dans mon émotion du moment plus de complaisance que je ne leur en avais accordé depuis l'âge de raison. Rien n'aide à ces chimères, d'ailleurs, comme une fraîche nuit, l'isolement et l'espace, l'aspect d'une forêt d'où s'échappent les soupirs mélancoliques de la brise et l'impossibilité de démentir un fait à la fois inexplicable et menaçant.

Aussi, par un brusque mouvement, je gagnai le large, et quand j'eus atteint ma haie de sureaux, je me barricadai dans ma maison avec des angoisses dont je ne me rendais pas compte.

Je passai une nuit blanche.

Le lendemain, mon scepticisme se ravisa avec les premières clartés du jour. Je m'argumentai avec toutes les ressources de la philosophie, et j'eus le plaisir de me trouver, sinon parfaitement calme, du moins un peu plus brave. Je me rendis à la forêt : je m'assis au pied de l'arbre ; j'examinai la branche où j'avais vu mon forçat, je recueillis des indices et je me fatiguai la tête de suppositions, dont pas une, à la vérité, n'était concluante. Bref, le mieux étant de s'étourdir, je gagnai, à travers la forêt, la rivière, où je me baignai ; puis, mettant mes hardes en paquet sur ma tête, à la manière des écoliers, j'abordai aux carrières de Gayon pour rendre visite aux danseurs de la veille, et surtout à mon rival de l'arbalète, que je croyais retrouver à l'ouvrage. Je ne connaissais pas alors l'axiome dont j'usai depuis quand je fus ouvrier, qu'il n'y a pas de bonne fête sans lendemain. Je trouvai sous la voûte les pioches, les sondes, les leviers et les tombereaux, mais du reste personne. Je demeurai toutefois. Par une tournure particulière de mes études de jeunesse, la théorie de l'accroissement graduel des montagnes, que bâtit peu à peu sur le globe le dépôt successif et continu des limons de la terre, est une de mes prédilections favorites ; je voulus jeter un regard sur ces mille et un rubans de mille et une couleurs, pavés par la main des siècles au front des rochers que l'on brise. Je m'aventurai dans la profondeur des cavernes creusées dans le roc avec une lampe qui charbonnait en pétillant à la base d'un pilier de ces carrefours souterrains.

Tantôt j'admirais une salle, au centre de laquelle les éboulements du plafond ont fait surgir un large cône ; tantôt une arène sépulcrale,